DINAH RIBARD

Historiographies d'un écrivain au service d'aristocrates Michel de Marolles

Le savoir historique, la capacité à comparer les usages des nations passées et présentes, la connaissance des principes qui gouvernent secrètement les choix des gouvernants (et des gouvernés), l'aptitude, également, à faciliter l'utilisation de ces données par d'autres grâce à des mises en forme adaptées à leurs besoins (recueils de pièces commentées ou non, mémoires, lettres ou traités raisonnés destinés à une circulation plus ou moins large) faisaient des lettrés du XVII^e siècle qui les possédaient des serviteurs potentiels, et souvent effectifs, du pouvoir royal et de ses agents ou d'autres puissants¹. Grâce à ces compétences, en effet, ils étaient en mesure de fournir à ceux-ci un élément indispensable à leur constitution en acteurs politiques authentiques: des moyens de soutenir leurs droits à agir comme ils le faisaient ou envisageaient de le faire. Cette réalité sociale n'est pas un simple contexte. Élaborée pour servir, ou pour démontrer qu'on pourrait servir, ou en marge d'une vie de service, la réflexion politique de ces hommes n'observe ni ne décrit les transformations de l'exercice du pouvoir et tout ce à quoi peut renvoyer la formule de «passage à la modernité» comme le ferait une philosophie logée dans des institutions savantes.

Pour en rendre compte, l'analyse doit en outre s'ouvrir à d'autres types d'objets que les textes de réflexion immédiatement identifiables comme tels. L'usage politique que ces serviteurs lettrés faisaient de leur plume ne s'arrêtait pas aux écrits proposant ouvertement une telle réflexion, le plus souvent pour très peu de lecteurs, ni à ceux qui, à destination du plus grand nombre, visaient à l'éloge des pratiques politiques de leurs

¹ De nombreux travaux ont été consacrés à la dimension politique des pratiques érudites au XVII^e siècle, par exemple parmi les ouvrages et articles récents Robert DAMIEN, *Bibliothèque et État. Naissance d'une raison politique dans la France du XVII^e siècle*, Paris 1995; Jérôme DELATOUR, *Les livres de Claude Dupuy: une bibliothèque humaniste au temps des guerres de Religion*, Lyon, Paris 1998 (*Mémoires et documents de l'École des chartes*, 53); *Miroirs de la raison d'État*, dans: *Cahiers du Centre de recherches historiques* 20 (1998); Jean-Pierre CAVAILLÉ, *Dis/simulations*. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Acetto. *Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris 2002; Robert DESCIMON, *Penser librement son intolérance: le président Jacques-Auguste de Thou (1553-1617) et l'épître dédicatoire des Historiae sui temporis (1604)*, dans: François LECERCLE (dir.), *La Liberté de penser. Hommage à Maurice Lauga, Poitiers 2002*, p. 73-86; voir également, à une plus large échelle chronologique, Étienne ANHEIM, Olivier PONCET, *Fabrique des archives, fabrique de l'histoire*, dans: *Revue de synthèse* 125/5 (2004). Pour une analyse mettant plus particulièrement en rapport compétences dans le maniement et la destination des documents et des textes et services politiques, voir Hélène FERNANDEZ, *Les procès du cardinal de Richelieu. Droit, grâce et politique sous Louis le Juste*, Seyssel 2010 et Nicolas SCHAPIRA, *Un professionnel des lettres au XVII^e siècle. Valentin Conrart: une histoire sociale*, Seyssel 2003, en particulier p. 444-452.

patrons. Pour les plus centraux d'entre eux, les plus proches du pouvoir, servir politiquement pouvait signifier entreprendre d'imposer sur la scène scripturaire la domination d'objets de discours et d'écriture – poésie, théâtre, belles-lettres en général et toute la production critique qui leur est consacrée – présentés comme détachés de tout rapport aux questions politiques. C'était là, en effet, s'employer à marginaliser d'autant les interventions sur ces questions faites au nom d'instances diverses, potentiellement critiques par la seule invocation de leur légitimité propre².

Le cas de Michel de Marolles (1600–1681) permet d'aborder de front la dimension indissociablement politique et sociale des rapports entre écriture historiographique destinée à soutenir des droits et autres formes d'écriture, notamment littéraire. Nombre de ses écrits, en effet, décrivent et questionnent le cours des choses politiques contemporaines à partir de leur action sur le monde social, et par conséquent sur les possibilités offertes et les voies désormais fermées aux savants et gens de lettres – fermées, tout particulièrement, du fait de l'accaparement des moyens de parvenir et des critères de jugement sur la production des autres par certains acteurs du monde des lettres. On pourrait parler ici de saisie de l'histoire politique dans son effectivité – les actions, les événements et les conjonctures – du point de vue des évolutions sociales, et des évolutions de la socialisation de l'écriture que cette histoire détermine, accompagne, ou utilise.

Il s'agit donc ici de procéder à un double déplacement. D'une part, l'observation d'un travail d'écriture et d'un travail intellectuel particulier sera préférée à une réflexion sur les instruments conceptuels, les héritages intellectuels et les idées partagés par un ensemble d'auteurs considérés comme appartenant à la «république des lettres». D'autre part, il ne sera pas question de pensée politique, mais de politique effective; celle, d'abord, de Michel de Marolles, auteur spécialisé dans un certain type d'écriture et acteur social placé dans un certain cadre de possibilités et de contraintes. Le service informel d'une famille de grands aristocrates, en l'occurrence les Gonzague, c'est-à-dire les ducs de Nevers, et plus particulièrement de la princesse Marie de Gonzague, offrait des moyens divers de faire valoir ses compétences, mais comportait également des obligations, des impossibilités, et aussi des aléas. La politique de Michel de Marolles sera donc analysée dans et face à la politique effective des grands qu'il s'est employé à servir, et face à l'action du pouvoir politique que ses activités auprès de ses patrons lui ont permis d'observer.

C'est là sans doute la bonne échelle d'analyse pour étudier les «virtualités occultées» du travail politique au XVII^e siècle. Parce qu'il s'est fait, à partir de l'observatoire spécifique de ses propres pratiques lettrées, le commentateur et le juge de multiples évolutions et de multiples trajectoires, en particulier de celles que d'autres auteurs ont effectuées dans la proximité du pouvoir, Michel de Marolles invite à entrer dans le vaste domaine de ce qui a pu être pensé et tenté à cette époque pour employer les traces et documents laissés par le passé afin de comprendre et d'agir sur le présent – ce qui a pu être pensé et tenté en matière, pour ainsi dire, de politique de la tradition.

² Sur l'ensemble des formes du service politique des auteurs, voir Christian JOUHAUD, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris 2000.

Par cette voie, il permet aussi d'aborder le continent des perdants face à d'autres usages politiques de l'écriture, c'est-à-dire, notamment, face à la littérature.

UNE SPÉCIALISATION LISTES, DOCUMENTS ET TRACES

Michel de Marolles, abbé de Villeloin, est aujourd'hui essentiellement connu, d'une part, comme auteur de très nombreuses traductions, en général présentées comme médiocres et comme des manifestations d'une activité brouillonne, attaquant Ovide après Lucrèce et Lucain, et le Cantique des Cantiques après Athénée³. Ses »Mémoires«, publiés en 1656, d'autre part, sont depuis longtemps une source de l'histoire littéraire, à l'instar de ceux de Pierre-Daniel Huet, des lettres de Chapelain ou encore des »Historiettes« de Tallemant des Réaux⁴. Marolles, en effet, n'y raconte pas seulement ce qu'il a vécu: il entremêle ce qui le concerne de récits, le plus souvent élogieux, sur un très grand nombre d'auteurs. Les figures associées à la république des lettres, au monde de l'érudition sous ses diverses formes, sont tout particulièrement représentées. Marolles parle ainsi de Gassendi, des frères Dupuy, de La Mothe Le Vayer, de Guy Patin, de Mlle de Gournay, de Sorbière et d'autres plus ou moins célèbres, comme par exemple le groupe connu (en réalité uniquement par lui) sous le nom d'»académie de Piat Maucors«, et qui réunissait dans les années 1620 un certain nombre de lettrés, dont Crosilles, Colletet et Molière d'Essertine. Témoin du monde des lettres et laudateur des doctes à l'ancienne, Marolles est le plus souvent présenté comme un second couteau envieux des réussites des hommes de lettres les plus dominants, ceux qui se sont retrouvés autour de l'Académie française à partir de 1635 et qui ont réussi à imposer leurs normes et leurs critères de jugement esthétique, notamment sur le terrain de la

³ Ce jugement fait écho aux nombreux passages dénigrant Marolles dans les écrits de ses contemporains gens de lettres, notamment Huet et Chapelain, lequel écrit par exemple au premier (18 février 1662): »Ce serait un bon homme s'il n'était point si cupide de gloire et si jaloux de tous ceux qui en ont acquis par leurs ouvrages, surtout en fait de traductions. Celles de M. d'Ablancourt l'ont mis à la mort. Il l'attaqua ridiculement et à sa mode sur César et le combat eût eu une fâcheuse suite pour lui si Mr de Laon [César d'Estrées] qui l'aime ou par accoutumance ou par pitié, n'y fût pas venu mettre les holas. Jamais homme n'a plus brouillé de papier que lui, ni fait perdre plus d'argent aux simples qui, prévenus de sa qualité et conseillés par leur faiblesse, s'imaginent qu'il traduit bien parce qu'il traduit beaucoup. Cependant outre qu'il parle assez souvent mal français, et qu'il n'a guère les fondements de notre langue, il est tout à fait aveugle dans les anciennes [...]. Jamais homme n'envisagea moins la vérité, n'entendit moins les auteurs pour peu qu'ils soient difficiles, ne crut moins important de les rendre fidèlement, ni ne distingua moins les termes [...]. Avec tout cela, aucun n'eut jamais plus cette démanaison, ce scribendi cacoethes du satyrique [...]. Tenez à bonheur de n'être pas à son goût«, *Lettres de Jean Chapelain de l'Académie française*, publ. par Philippe TAMIZEY DE LARROQUE, Paris 1880-1883, t. II, lettre CXIX, p. 207-208.

⁴ Antoine ADAM, dans son *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle* (rééd. Paris 1997), renvoie souvent aux »Mémoires« de Marolles, qu'il traite en personnage du monde des lettres plutôt qu'en auteur, et dont il dit dans une note qu'il est »connu pour ses collections d'art, pour ses mauvaises traductions et pour ses intéressants Mémoires« (t. II, p. 11).

traduction⁵. Ainsi s'expliquerait l'amertume manifestée dans ses »Mémoires«, qui s'ouvrent, immédiatement à la suite de l'épître dédicatoire à ses amis, sur un avertissement à ceux-ci et à tous ses proches de ne pas se lancer dans l'ingrate profession des lettres.

Mais ces »Mémoires«, tout comme le »Dénombrement où se trouvent les Noms de ceux qui m'ont donné de leurs Livres, ou qui m'ont honoré extraordinairement de leur civilité«, publié à leur suite dans l'édition procurée par l'abbé Goujet en 1755 et qui, très riche, a lui aussi été beaucoup utilisé comme source par les historiens de la littérature, doivent en fait, pour être compris, être replacés au sein de pratiques d'écriture très particulières⁶. La spécialité de l'abbé de Villeloin était en effet l'établissement de listes et de dénombrements, le rangement de noms et d'objets divers dans des catégories et des ensembles de catégories, le classement et l'ordonnancement de documents et d'informations⁷.

Il donnait à ces listes des formes multiples, dont la plus remarquable est sans doute celle qui apparaît, tardivement, dans un ensemble relié à la suite de ses »Métamorphoses d'Ovide«⁸. Il s'agit d'un grand nombre de listes versifiées, qui se recoupent plus ou moins, mais dont chacune est rendue autonome par une pagination différente. La première est intitulée »Le Roi, les personnes de la Cour, qui sont de la première qualité: Et quelques uns de la Noblesse, qui ont aimé les lettres, ou qui s'y sont signalés par quelques Ouvrages considérables« et comprend notamment une rubrique »Femmes de Qualité qui ont aimé les Lettres« et une liste des connétables et maréchaux de France depuis 1600, année de la naissance de Marolles. »Quelques personnes de qualité de la Robe, qui se sont signalez dans les Lettres ou par les beaux discours qu'ils ont tenus en public«, qui prend la suite, englobe de même, sous forme de rubrique rendue autonome, une liste des chanceliers, premiers présidents et grands magistrats depuis 1600 également. Viennent ensuite, en descendant l'ordre hiérarchique, »Plusieurs personnes

⁵ Cf. Roger ZUBER, *Les »belles infidèles« et la formation du goût classique*, nouvelle éd., Paris 1995.

⁶ Pour une analyse de ce dénombrement, voir Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris 1985, p. 256–264.

⁷ Cette activité pourrait être rattachée à une figure connue de l'histoire culturelle, celle du collectionneur. Marolles possédait une collection de livres d'estampes, dont il publia un catalogue en 1666 (*Catalogue de livres d'estampes et de figures en taille douce*, avec un dénombrement des figures qui y sont contenues, Paris, F. Léonard), après avoir fait imprimer en 1655 les »Tableaux du Temple des Muses tirés du cabinet de feu Mr Favereau« annotés et commentés (Paris, Sommaille); sur ces »Tableaux«, voir Deborah BLOCKER, *Instituer un »art«*. Politique du théâtre dans la France du premier XVII^e siècle, chap. I, Paris 2009. Ces publications suffisent à montrer que l'image d'amateurisme aristocratique attachée à la figure du collectionneur ne correspond pas aux pratiques de l'abbé, qui annonce à la fin du »Catalogue« de 1666 la parution prochaine – elle n'aura en fait jamais lieu – d'une grande histoire de tous les peintres et artisans spécialisés dans les arts décoratifs de son temps. Elle ne correspond pas non plus, comme on le verra, au portrait de travailleur qu'il trace de lui-même.

⁸ *Métamorphoses d'Ovide*; comprises en quatre vers pour chaque Fable des quinze livres de cet Ouvrage, ou plutôt pour leur servir d'Argument, afin de les mettre, si l'on veut, au dessous des Figures que l'on a faites en divers temps sur ce sujet, par M. de MAROLLES, abbé de Villeloin, Paris, Jacques Langlois, 1677.

de lettres de diverse Profession», avec un commentaire qui éclaire la démarche de Marolles:

Ce n'est donc que de ceux-là de qui je veux parler dans cette Partie, c'est-à-dire de ceux que j'ai connus, ou qui ont vécu de mon temps, desquels la Réputation a été considérable, soit en Théologie et en Jurisprudence, soit en Philosophie, en Médecine & dans les Mathématiques, soit dans les Lettres Humaines, où sont compris les Orateurs, les Historiens, les Poètes, & quelques autres vertueux de divers pays, au sujet desquels on ne gardera point d'ordre, parce qu'il serait comme impossible, à cause de la multitude, n'ayant aussi pu parler de tant d'honnêtes Gens, qu'à mesure que leurs noms se sont présentés à ma mémoire⁹.

Cette liste de savants et auteurs célèbres, organisée comme les précédentes autour du regard de Marolles, est donc une autre forme de ses »Mémoires«. Elle propose aussi, plus explicitement encore que les »Mémoires«, une sorte d'histoire immédiate ou de monument vrai du monde des lettres du XVII^e siècle dans sa diversité, de même que »Quelques personnes de qualité de la Robe, qui se sont signalez dans les Lettres ou par les beaux discours qu'ils ont tenus en public«, par exemple, vise à fixer le souvenir de compétences dont l'importance sociale n'assure pourtant pas, aux yeux de Marolles, la pérennisation. Face au temps qui ronge les réputations et enfouit dans l'oubli les actes qui démontraient un mérite, la constitution de listes et de tableaux d'honneur est pour leur auteur une manière de mettre par l'écriture sa vie – c'est-à-dire un ensemble de choses vues – au service de la vérité du présent. Ce service ne s'arrête d'ailleurs pas à ce que la seule mémoire de Marolles a enregistré: à plusieurs reprises, il signale qu'il a eu recours à des documents fournis par d'autres pour nourrir ses poèmes.

Les textes reliés avec les »Métamorphoses« comprennent encore une description de Paris, toujours versifiée, avec différentes sections sur l'université, sur les professeurs du roi, sur les bibliothèques parisiennes, l'Académie française, les académies d'équitation et l'Académie des sciences; une liste très longue des couvents, monastères et religieux célèbres, en particulier par ce qu'ils ont écrit; enfin un »Livre des peintres et graveurs«, où il est aussi question d'orfèvres et de maîtres-écrivains auteurs de livres sur leurs techniques, et qui débouche sur un dénombrement de »Toutes les choses imaginables qui peuvent être regardées comme les véritables objets de la Peinture«. Un autre ensemble de quatrains concerne l'histoire de la famille de Marolles. L'abbé insiste sur le déclassement qui a atteint cette famille de nobles tourangeaux, dont il s'est pourtant employé à montrer dans différents écrits l'ancienneté, les actes de bravoure – en particulier ceux de son père, qu'il raconte à plusieurs reprises dans ses »Mémoires«, notamment sous la forme d'une conversation rapportée – et les prestigieuses alliances. Les vers brodent sur l'idée que la noblesse est toujours menacée d'oubli et d'évanouissement:

Nous étions des Troyens, nous eûmes de la gloire:
Je le veux croire ainsi: mais que sont devenus
Les grands biens dont les gens se trouvent soutenus?
Nous ont-ils trop chargés, si quelqu'un le peut croire?

⁹ Plusieurs personnes de lettres de diverse Profession, p. 1.

[...]

Mais à quoi sert cela, ni tant de témoignages
Que l'Histoire fournit? Tous ces jours sont passés,
Et nos faits dans l'oubli se trouvent effacés;
Cherchons en quelque lieu de l'ombre & des nuages

[...]

Où j'étais écouté, l'on entend des flatteurs:
Il se faut retirer de peur d'être menteurs¹⁰.

La faiblesse des témoignages de l'histoire en face des fondements effectifs de la puissance sociale se dit ici au cœur même d'une écriture qui vise à rassembler ces témoignages pour permettre que justice soit rendue aux gloires passées (ou destinées à passer). Reste que Marolles n'en poursuit pas moins dans ces vers publiés en 1677, sous une autre forme et sans illusion, l'un des aspects de l'entreprise des «Mémoires» de 1656, où la généalogie de sa famille occupe un très grand nombre de pages: il rassemble des traces et des récits établissant une filiation honorable, mettant ainsi au service de sa propre famille ses compétences dans le domaine de la généalogie.

Car si l'abbé de Villeloin s'est construit comme spécialiste du travail de mise en ordre et en écriture de ce qui mérite d'être retenu d'une période, c'est à partir d'une très intense activité de recherche – sur commande la plupart du temps – des titres et des histoires des familles ou de certaines institutions, comme les abbayes. Il l'a notamment fait pour le compte de familles nobles de sa province, la Touraine, mais surtout pour celui de la famille de Gonzague¹¹, dont il publie la généalogie à la fin de ses «Mémoires»¹². C'était là une production de prestige probablement destinée à circuler, comme le marque sa republication par Gomberville, au début des volumineux et très ambitieux «Mémoires du Duc de Nevers»¹³. C'est pourquoi sans doute Marolles la revendique

¹⁰ La Famille de Marolles; qui est celle de l'Auteur de cet écrit & de tant d'autres qu'il a faits jusqu'ici en Prose & en Vers (p. 1–8), p. 7.

¹¹ Sur ces pratiques, voir Michel NASSIET, La généalogie entre discours oral et écrit (XV^e–XVI^e siècle) dans: La généalogie entre science et passion. Actes du CXX^e congrès des sociétés historiques et scientifiques. Section anthropologie et ethnologie françaises, Paris, 1997, p. 207–219, en particulier p. 214, qui évoque leur évolution au XVII^e siècle: «Une seconde étape consista à écrire non seulement sa propre généalogie, mais aussi celle des familles nobles voisines [...]. La généalogie devint à la fois un plaisir d'érudit et un genre savant. Dans les provinces, des érudits renommés se firent ouvrir les archives des abbayes et des châteaux et échangèrent des correspondances [...]. Une troisième étape fut l'imprimé. On imprima de volumineuses généalogies des lignages les plus éminents dès la fin du XVI^e siècle, puis des recueils de généalogies par province; cette production imprimée se multiplia à partir des décennies 1620–1630».

¹² Elle y forme une rubrique à part, sous l'intitulé «Origine de la très illustre & très ancienne Maison de Gonzague, d'où sont descendus les Ducs de Mantoue».

¹³ À la fin de sa préface aux documents qu'il rassemble sous le titre de «Mémoires», Gomberville écrit: «J'ai cru qu'il ne serait pas mal de mettre à l'entrée, la Généalogie de l'Illustre maison de Mantoue [...]. Je me suis pour cela servi du travail de M. de Marolles Abbé de Villeloin, qui par sa générosité digne de sa naissance, & de ses autres belles qualités, a trouvé bon que je m'en servisse comme du mien propre, Les Mémoires de Monsieur le Duc de Nevers, Prince de Mantoue, Pair de France, Gouverneur et Lieutenant Général pour les Rois Charles IX, Henri III

dès la page de titre de ses »Mémoires«, qui proclame qu’ils contiennent »ce qu’il a vu de plus remarquable en sa vie, depuis l’année 1600, ses entretiens avec les plus savants hommes de ce temps et la Généalogie de quelques familles alliées dans la sienne, avec une brève description de la très illustre Maison de Mantoue et de Nevers«. La composition de ce titre, qui place au même niveau cette généalogie d’une maison princière, celle de sa famille et ses propres souvenirs porteurs d’un certain prestige est pourtant curieuse. Plus encore qu’une opération de promotion familiale et personnelle, on peut voir là une sorte de formalisation par Marolles de sa spécialisation dans le rassemblement des éléments et des titres qui, issus d’un passé proche ou lointain, donnent droit à la reconnaissance et à la remémoration. En mettant en avant sa propre noblesse, il affiche que cette compétence n’est pas celle d’un érudit besogneux inscrit dans des rapports mercenaires avec les puissants – comme on le verra, il y a là une forme d’ajustement à l’état de ses relations avec les Gonzague à ce moment-là –, mais celle d’une personnalité singulière, définie par un savoir unique constitué tout au long de sa vie et par une sensibilité particulière à l’histoire.

Entre 1656 et 1677, les effets marginalisants de cette spécialisation (et des possibilités de l’exercer qui sont celles de Marolles) dans le monde des auteurs imprimés se sont manifestement accentués. Les écrits de 1677 ne sont plus des généalogies ou des inventaires de titres concernant les familles nobles ou les maisons religieuses, répondant à des commandes et destinés à des usages sociaux ou politiques spécifiques. Les listes de professeurs, de peintres, d’orfèvres, de moines écrivains ou de lieux de savoir parisiens méritant selon Marolles inscription dans le souvenir n’ont pas ces débouchés; or elles trouvent manifestement peu d’écho du côté de ceux qui pourraient les lire ou les donner à lire comme des ouvrages de belles-lettres. Marolles rapporte ainsi des critiques qui lui ont été faites, et qui montrent que ces écrits, pourtant en vers, n’apparaissent pas comme de la poésie, mais passaient pour un pur exercice. D’ailleurs, il a manifestement eu des difficultés à les faire publier. De même que le »Dénombrement« recueilli par l’abbé Goujet à la suite des »Mémoires« ne s’y trouvait pas au départ, mais n’était pas non plus un ouvrage séparé – il était relié à la suite d’une édition des »Tristes« d’Ovide –, les listes d’éloges qu’on trouve à la suite des »Métamorphoses« n’ont pas été imprimées séparément¹⁴. Confronté au rejet des libraires, dont il se plaint

et Henri IV en diverses Provinces de ce Royaume, enrichis de plusieurs pièces du temps«, Première partie, Paris, Louis Billaine, 1665. Préface, n. p.

¹⁴ Dans une note d’une de ses traductions de Virgile, publiée en 1673, il évoque encore son projet d’une histoire générale des artistes, qui demeurera inédite. Il s’agit selon lui d’une »histoire très ample des peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, ingénieurs, maîtres écrivains, orfèvres, menuisiers, brodeurs, jardiniers et autres artisans industriels, où il est fait mention de plus de dix mille personnes, [...] avec une description exacte et naïve des plus belles estampes, ou de celles qui peuvent servir à donner beaucoup de connaissances qui seraient ignorées sans cela, pour faire plusieurs volumes«. Cet ouvrage est, écrit-il, »tout prêt à mettre en lumière, pourvu qu’il y ait la conduite, parce que les écrits et les mémoires sont encore confondus et ne peuvent être remis en l’ordre qu’ils doivent tenir que par lui seul« (cité dans la préface au Livre des peintres et graveurs, éd. G. Duplessis, Paris, Paul Daffis, Bibliothèque elzévirienne, 1872, p. VI).

beaucoup, il a donc entrepris de faire relier ces textes avec ceux de ses livres qu'il est parvenu à faire publier – essentiellement ses traductions. Mais cela ne veut pas dire qu'ils lui aient semblé moins importants que son travail de traducteur, qui apparaît désormais comme son activité principale aux yeux des historiens de la littérature dans leur diversité, d'Antoine Adam à Roger Zuber, aussi bien qu'à ceux d'un historien du champ littéraire comme Alain Viala¹⁵.

Au contraire, la production écrite dont il parle le plus longuement dans ses »Mémoires« s'inscrit dans la spécialisation qui vient d'être décrite. Il s'agit de l'inventaire (distinct de la généalogie de la maison de Gonzague-Mantoue) des titres du duché de Nevers, effectué à Nevers sur commission de la princesse Marie de Gonzague en 1638–1639¹⁶. Le récit, long et curieux, insiste sur son grand labeur :

Ce fut en ce même temps, que m'étant offert de travailler à faire un inventaire général de tous les titres de la maison de Nevers, espérant d'ailleurs que j'y trouverais beaucoup de belles choses pour les curiosités de l'Histoire, je reçus avec joie la commission que m'en donnèrent mes Dames les Princesses de Mantoue¹⁷ : & m'étant rendu à Nevers sur la fin de cette Septembre, je fis enregistrer cette commission dans la Chambre des Comptes¹⁸, après plusieurs contestations de Messieurs les Officiers, qui ne voulaient pas que d'autres qu'eux prissent connaissance des titres du Trésor ; mais enfin il fallut céder à une puissance majeure : & ayant fait venir, pour m'aider dans ce grand labeur les gens qu'il me fallait, entre lesquels se trouva le Prieur de mon Abbaye de Baugerais, dont j'ai tantôt parlé, je commençai le Lundi quatrième jour d'Octobre, & je m'appliquai à cet ouvrage quatre ou cinq mois durant, avec tant d'assiduité, que j'en vins à bout, ayant sans mentir dicté les extraits, & marqué de ma main plus de 19 mille titres, rédigés en six gros volumes, avec les tables, d'une invention toute nouvelle ; ce que j'aurais de la peine à croire d'un autre, si je n'en avais moi-même fait l'expérience, & si je ne voyais encore entre mes mains les marques d'un labeur si prodigieux, pour la seule satisfaction de ma curiosité, quoiqu'il a bien pu servir à des choses plus importantes.

Il n'y a pas un titre qui n'ait son date, & sa côte toute particulière, selon le chiffre Romain, marqué sur le dos [...]. Dès le premier mois j'expédiai de cette sorte les titres de cinquante-deux layettes¹⁹, où il s'en est trouvé jusques à 3087 dont l'inventaire compose un volume de 893 pages. Le second volume de 950 pages, commencé le 4^e jour de Novembre 1638 & fini le Samedi quatrième jour de Décembre, contient l'inventaire de 5000 titres. Le Troisième de 800, fini le 12 de

¹⁵ VIALA, Naissance de l'écrivain (voir n. 6), p. 256–257.

¹⁶ Cet inventaire a été partiellement publié au XIX^e siècle par un historien de Nevers, qui indique que le manuscrit de Marolles contient les documents les plus importants pour l'histoire de la province (»Inventaire des titres de Nevers de l'abbé de Marolles«, publié et annoté par le Comte de Soultrait, Publication de la Société nivernaise, Nevers, Paulin Fay, 1873). Soultrait a remarqué l'insistance de l'abbé sur le »labeur« représenté par une telle entreprise.

¹⁷ Marie et Anne de Gonzague, restées en France, agissaient alors comme duchesses de Nevers, tandis que leur neveu Charles, duc en titre, avait pris la succession de son grand-père comme souverain de Mantoue.

¹⁸ Le duché-pairie de Nevers possédait ses propres institutions : un bailliage-pairie, une maîtrise des eaux et forêts et une chambre des comptes, pièce centrale de l'administration ducale. Les officiers de la chambre des comptes avaient la responsabilité de l'ensemble des revenus du duché ; l'inventaire des titres de celui-ci (qui se trouvaient dans leurs archives) les concernait donc au premier chef, d'où leur réticence à enregistrer la commission d'un étranger comme Marolles (cf. Katie BRZUSTOWSKI, Les institutions et les officiers du duché-pairie de Nivernais, thèse de l'École des chartes 1997, consultable aux archives départementales de la Nièvre).

¹⁹ Une layette est un sac contenant des pièces et documents.

Janvier 1639, contient l'inventaire de 4500 titres. Le quatrième de 800 pages, achevé à la fin de Février, contient l'inventaire de plus de 4000 titres. Ainsi je ne fus pas plus de cinq mois à faire les extraits de tous ces titres, qui étaient dans la Chambre des Comptes de Nevers, réservant le reste qui était dans le grand cabinet du Château, à une autre fois, aussi bien que les titres qui étaient à Paris, comme nous dirons tantôt²⁰.

Cependant j'en fis copier tout du long plusieurs des principaux, dont j'ai fait quelques volumes à part : & cinq jours avant Noël, afin de satisfaire pleinement à ma curiosité, je descendis dans les caves où sont les Sépultures de plusieurs Comtes, Ducs, & Princes de la maison de Nevers, pour en remarquer les inscriptions & la disposition [...] ayant achevé ce que j'avais entrepris, je revins à Paris, où Madame la Princesse Marie me donna un logement dans son Hôtel de Nevers, & me sut gré de mon travail. Je lui dis pourtant qu'il n'était pas encore en sa perfection, qu'il fallait voir les titres du grand cabinet, & ceux du Trésor de Nevers, où il y en avait sans doute de considérables, & que les uns & les autres auraient besoin d'une table générale, qu'il fallait faire à loisir, pour les rendre utiles, & pour les trouver facilement. Elle me pria d'en prendre donc la peine, & qu'après cela elle en ferait faire deux copies, l'une pour laisser dans la Chambre des Comptes à Nevers, & l'autre pour mettre entre les mains de M. de Montholon, Intendant de sa maison. L'affection que j'ai toujours eue pour cette Princesse, ne m'a rien fait trouver de difficile ni d'ennuyeux, où il s'agissait de son service, & puis j'étais bien aise d'avancer toujours dans ma curiosité, pour y faire de nouvelles conquêtes, quand l'occasion s'en offrait²¹.

Marolles met ici en avant une double identité intellectuelle : celle du curieux du passé qui descend dans les caves regarder les tombeaux des grands et se réjouit de trouver dans les archives »beaucoup de belles choses pour les curiosités de l'Histoire«, qu'on a déjà vue, et celle d'un gros travailleur au service d'une princesse qu'il affectionne, et à qui son inventaire a pu servir pour des »choses plus importantes«, c'est-à-dire à soutenir des droits. Cette insistance sur le labeur accompli est intéressante, notamment en ce qu'elle s'accompagne du choix de signaler qu'il emploie des gens pour l'aider, et même d'en nommer un, ce qui est tout à fait exceptionnel à l'époque ; parler de travail fait ainsi apparaître les secrétaires chargés de copier les extraits. Ce trait est d'ailleurs caractéristique de Marolles, qui mentionne toujours l'existence, et quelquefois les noms de ceux, même artisans, qui coopèrent à une activité noble – il évoque par exemple à l'occasion les apothicaires qui le soignent aussi bien que les médecins – et précise toujours quand il fait écrire plutôt qu'il n'écrit lui-même²². Cette spécificité, qui touche à la manière dont il conçoit l'enregistrement de la vérité historique du présent, est intéressante dans la perspective d'une réflexion sur les pratiques effectives de ce qu'on appelle la »république des lettres«.

Une autre chose est à remarquer ici : Marolles dit qu'il »s'est offert« pour faire cet inventaire. La formule signale une initiative de sa part, plutôt qu'une commande di-

²⁰ Les Ducs de Nevers possédaient un hôtel à Paris (l'hôtel de Nevers), où se réunissait leur conseil, lui aussi producteur de documents (les conseils des princes exerçaient, à une échelle réduite, des fonctions parentes de celle du Conseil du roi).

²¹ Michel DE MAROLLES, abbé de Villeloin, *Mémoires*, Paris, Sommaville 1656, p. 115–119. Les »Mémoires« reviennent à deux reprises sur cet inventaire, qui semble véritablement achevé en 1640, voire en 1641, après examen des titres du grand cabinet et du trésor de Nevers.

²² Il indique par exemple, dans les passages consacrés à sa formation, qu'il faisait écrire les cours dont il avait besoin sous tel ou tel professeur.

recte, et invite à éclairer le cadre social de ses activités, qui permettra de mieux comprendre sa politique de l'écriture²³.

ÉCRIRE POUR LES GONZAGUE

Marolles n'a jamais eu de position officielle chez les Gonzague. Il est le fils d'un homme qui, après avoir combattu pour la Ligue, s'être rallié à l'armée royale et y avoir obtenu des commandements, fut engagé pour être le gouverneur d'un, puis des deux fils du duc Charles I^{er}, père de Marie et Anne de Gonzague, mais qui ne devait pas être appelé à Mantoue quand le duc partit pour en devenir le souverain, en 1627²⁴. Michel de Marolles, placé par son père auprès des enfants Gonzague, évoque dans ses »Mémoires« plusieurs types de services lettrés accomplis dans cette proximité: lectures en commun, composition d'ouvrages de divertissement (comédies, règles nouvelles pour le jeu de tarot...), traduction de textes latins pour Charles I^{er}. Cette dernière activité – Marolles raconte qu'il a traduit pour le duc de Nevers une bulle du pape, puis retrouvé son texte dans le tome XI du »Mercure français«²⁵ – suggère qu'il occupait dans la maison de Nevers une fonction de secrétaire informel, qui ne lui a finalement valu ni charge ni récompense après le départ de la princesse Marie en Pologne, en 1645²⁶. Le récit des »Mémoires«, jalonné de plusieurs épisodes sans emploi, que Marolles désigne comme des »retraites« – celle de 1645 succède à une autre, due, au début des années 1630, à la fin de l'activité de gouverneur de son père, qui avait contraint Marolles à se retourner vers ses bénéfices ecclésiastiques, obtenus dit-il grâce au roi et non grâce à la maison de Nevers²⁷ –, laisse penser que le service des Gonzague n'était pas alors très profitable, peut-être en partie à cause de l'histoire hachée de cette famille entre France, Italie et Pologne.

La séquence du retour de Marolles auprès de la princesse Marie après cette première »retraite« et avant la deuxième, dans la période où elle vit entre Nevers et Paris puis s'empare des biens français de son neveu devenu à la mort de Charles I^{er} (1637) le souverain de Mantoue, est particulièrement instructive de ce point de vue²⁸. Les »Mé-

²³ Sur les Nevers comme patrons, voir Robert DESCIMON, Les ducs de Nevers au temps de Blaise de Vigenère ou la puissance de faire des hommes puissants, dans: Blaise de Vigenère, poète et mythographe au temps d'Henri III (Cahiers V. L. Saulnier, 11), Paris 1994, p. 13–37.

²⁴ Les conflits qui s'ensuivirent ne permirent à Charles I^{er} de monter effectivement sur le trône qu'en 1631.

²⁵ Cette publication rassemblait et réutilisait au service du pouvoir royal des textes divers: on voit ici que des lettrés pourraient se retrouver sans le vouloir, *via* leurs patrons probablement, fournisseurs de tels textes.

²⁶ Le dernier service qu'il raconte avoir rendu est d'avoir assuré la communication avec les ambassadeurs polonais – qui parlaient latin – au moment du mariage de la princesse Marie avec le roi de Pologne.

²⁷ C'est à ce moment-là qu'il s'était mis à rassembler des titres d'abbayes, en commençant par les siennes.

²⁸ Sur les ducs de Nevers, voir André LEGUAI et Jean-Bernard CHARRIER (dir.), L'histoire du Nivernais, Dijon 1999; voir aussi Robert R. HARDING, Anatomy of a Power Elite. The Provin-

moires» disent seulement qu'il est allé rendre ses respects à la princesse lors d'un passage à Nevers, en 1636; on peut penser qu'il a saisi l'occasion d'un moment où il s'agissait pour elle de consolider une position délicate pour lui offrir à nouveau ses services. Ceux-ci sont d'abord, là encore, de l'ordre d'une contribution au prestige, c'est-à-dire au renforcement de la stature princière de Marie de Gonzague. Les »Mémoires« évoquent des lectures, des conversations réglées entre hommes de lettres et savants de son entourage, des jeux et des fêtes, toutes activités dans lesquelles Marolles se montre très investi: sans doute s'agissait-il là, en accord avec la volonté affichée par sa patronne d'agir comme duchesse de Nevers en titre, de mettre en scène une figure de princesse protectrice des lettres et des arts, animatrice et centre de ce qui est ainsi constitué comme une cour²⁹. Celle-ci était rendue remarquable par des attractions comme le poète-menuisier Adam Billaut, que Marolles aide alors à se faire connaître à Paris – c'est-à-dire à répandre dans la capitale la réputation de la princesse Marie³⁰.

Mais Marolles n'offre pas que ce genre de services, puisque c'est à ce moment qu'il entreprend de rédiger l'inventaire des titres de Nevers, c'est-à-dire de rassembler un savoir et des preuves sans doute susceptibles de soutenir la position et les prétentions de la princesse et de sa sœur Anne, future princesse Palatine. Le début du récit des »Mémoires«, qui montre la chambre des comptes de Nevers réticente à enregistrer sa commission, renvoie à une opposition structurelle entre les officiers des ducs à Nevers et leurs serveurs à Paris. L'action de Marolles s'insère dans cette configuration, mais sans doute aussi la court-circuite, puisqu'il s'agit de l'action informelle d'un homme de lettres sans titre particulier. On peut noter que les »Mémoires« passent immédiatement du récit de cette action à deux épisodes enchaînés qui montrent les différents bénéfices qu'il pouvait retirer de ce genre d'action informelle justifiant sa présence auprès de la princesse: il la suit à la cour, où il est, dit-il, reconnu et salué d'un signe de tête par Richelieu; il sert d'intermédiaire dans sa maison, permettant par exemple à un homme qu'il a connu dans l'entourage de Gaston d'Orléans de devenir son écuyer³¹.

cial Governors of Early Modern France, New Haven, London 1978, en particulier p. 143–149, p. 177–179 et p. 182–188; DESCIMON, Les ducs de Nevers au temps de Blaise de Vigenère (voir n. 23); Ariane BOLTANSKI, Le pouvoir en partage. Les litiges entre le duc de Nevers et le gouvernement monarchique (1614–1617), dans: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 46/1 (1999), p. 117–145.

²⁹ De cette volonté témoigne l'organisation d'une entrée solennelle en forme (29 mai 1639) après que Marie de Gonzague a obtenu le gouvernement du Nivernais qui revenait traditionnellement aux ducs (1637).

³⁰ Sur Adam Billaut, qui publie en 1644 ses »Chevilles«, avec une préface de Marolles et un très volumineux ensemble de pièces rédigées par les poètes les plus célèbres du temps, voir Giovanni DOTOLI, *Littérature populaire et groupe dominant. Évasion et contre-évasion chez A. Billaut*, dans: ID., *Littérature et société en France au XVII^e siècle*, Paris 1987, p. 187–225; je me permets également de renvoyer à Dinah RIBARD, *De la pratique à l'événement: la poésie ouvrière et ses acteurs*, dans: *Revue d'histoire du XIX^e siècle* 32 (2006), p. 79–91.

³¹ »Elle me fit encore un honneur à quoi je ne m'attendais pas; ce fut que son premier Ecuyer [...] ayant obtenu un gouvernement à sa recommandation, elle me dit qu'elle en voulait avoir un autre de ma main, & qu'elle était persuadée que ceux de notre Province étaient honnêtes gens, en quoi je vis bien qu'elle me voulait gratifier. Je lui rendis grâces d'une opinion si avanta-

L'homme de lettres apparaît ici clairement sous son aspect de domestique de grande maison – Marolles raconte peu après comment il s'est efforcé d'être le premier à annoncer à la princesse la naissance du futur Louis XIV, mais a été pris de vitesse par d'autres domestiques – rendant des services divers qui lui permettent de devenir, à son échelle, une sorte de patron.

Une autre remarque peut être faite à propos de l'inventaire des titres de Nevers. Il s'agissait là d'un projet récurrent dans le cadre des institutions du duché. L'histoire commence au XVI^e siècle avec Guy Coquille, célèbre juriste et officier de la chambre des comptes de Nevers. En 1629, le procureur général au domaine, Erard Bardin, avait à son tour été chargé de faire cet inventaire et ne l'avait jamais vraiment mené à bien. L'action de ce personnage montre l'intérêt que pouvait représenter le fait de confier le projet à un étranger comme Marolles. Bardin, membre comme la plupart des officiers de Nevers d'une lignée qui occupait cette charge de père en fils, avait en effet tardé à rendre les documents qu'il était chargé d'inventorier, et devait s'emparer à nouveau de certains d'entre eux en 1656; en 1660, il ne les avait toujours pas rendus, et on sait que son fils et successeur les avait encore en sa possession après sa propre entrée en charge³². Les conflits autour de ces documents étaient donc aigus, et leur appropriation par les serviteurs des ducs pour leurs intérêts familiaux toujours à craindre.

On pourrait donc dire que Marolles a trouvé dans cette écriture pour la maison de Gonzague un moyen d'investir ses compétences et les particularités de sa position d'homme de lettres sans fonction officielle à un moment spécifique de l'histoire du duché de Nevers aussi bien qu'à un moment spécifique de la carrière de la princesse Marie. Cet investissement dans l'historiographie aristocratique a été reconnu par une réputation construite et véhiculée par les autres auteurs liés à la princesse et aux Gonzague, d'Adam Billaut, qui insère dans ses «Chevilles» un sonnet célébrant l'homme qui travaille dans «mille cahiers» à l'exhumation d'un noble passé³³, à Marin de Gom-

geuse, & je pris la liberté de lui dire que je connaissais un Gentilhomme de Languedoc, qui en valait beaucoup d'autres qu'on lui pourrait nommer [...]. Elle le voulut voir, je le lui amenai le lendemain [...]. Cependant Madame la Princesse Marie ne faisait pas beaucoup de visites considérables que je n'eusse l'honneur de l'y accompagner, parce qu'elle me l'ordonnait ainsi; & surtout, quand elle allait à S. Germain en Laye, où était la Cour: & Monseigneur le Cardinal de Richelieu ne m'y voyait guère, qu'il ne me fit quelque signe de la tête pour me gratifier», MAROLLES, *Mémoires* (voir n. 21), p. 119.

³² Ce fils sera plus tard chassé pour malversations par le duc de Mazarin, héritier du cardinal qui avait acheté le duché de Nevers à Charles II en 1659; l'appropriation d'Erard Bardin apparaît en 1660, à l'occasion d'un récolement des archives à la suite de cette vente (AD Nièvre 3B10–11); voir BRZUSTOWSKI, *Les Institutions et les officiers* (voir n. 18), p. 129–136, qui signale une autre tentative de commission pour réaliser l'inventaire des titres de Nevers (en 1634), aussitôt contrée par la chambre des comptes.

³³ Il s'agit d'un «Sonnet acrostiche» à «Monsieur de Marolles, Abbé de Villeloing»: «Merveille des esprits dont la féconde plume / Jamais ne se repose, & d'un vol sans pareil, / Composant tous les jours la beauté d'un Volume, / Honore l'Univers à l'égal du Soleil. / Entre tous ces savants qui du Dieu du sommeil / Laissent aux demis morts son oisive coutume, / De leurs traits plus divins l'immortel appareil / Egale-t-il l'ardeur du beau feu qui t'allume? / Mille cahiers divers sont autant de témoins, / Avec qui ton savoir d'infatigables soins, / Relève des défunts la

berville. Mais en dehors du service de ses patrons, et en particulier dans le monde des lettres, il ne garantissait pas une position. De là peut-être dans les »Mémoires«, postérieurs au départ de Marie de Gonzague et à la fin de ce service, l'insistance sur les »curiosités de l'histoire« qui auraient motivé son travail autant et plus que le service de la princesse. Le récit montre Marolles faisant copier pour lui-même une partie des titres qu'il inventorierait, ce qui le pose en historien ou du moins en amateur d'histoire. Il insiste d'ailleurs beaucoup sur ses relations avec André Duchesne, l'historiographe, à qui, dit-il, il avait prêté certaines de ces copies, que Duchesne avait lui-même fait recopier en partie juste avant de mourir subitement. Quoi qu'il en ait été de ses projets vers 1638–1640, on peut voir là une tentative du Marolles de 1656 pour se faire connaître ou reconnaître comme historien, pas seulement comme traducteur, alors qu'après 1645 il s'est mis à faire paraître une succession de traductions, c'est-à-dire à s'investir dans un type d'écriture demandé par les libraires³⁴.

Les »Mémoires« peuvent en effet être compris comme une forme de reconstitution de sa trajectoire pour en faire une trajectoire d'auteur érudit professionnel – lui qui a finalement peu publié dans la période où son écriture était essentiellement une écriture de service. Il s'y présente d'emblée comme consacré depuis sa jeunesse à la profession des lettres. L'opération consiste à ressaisir sa propre histoire, à un moment où il n'est plus dans une position de service domestique, pour se poser en homme à qui un parcours particulier a permis de voir et de connaître beaucoup plus de gens et de situations que tous les autres auteurs, à la cour et dans le grand monde – il insiste sur son extraction noble et propose une image de sa relation avec la princesse Marie qui en fait une relation d'affection presque familière née dès leur jeunesse à tous deux – aussi bien que dans le monde des lettres. L'écriture des »Mémoires« réinvestit ainsi une période et une situation dont Marolles montre qu'elles ne lui ont pas permis de consolider une position sociale fragilisée dès le départ par son père, pour en faire autre chose. Elles lui servent en effet à se produire comme un intellectuel dont l'histoire hachée et l'absence de statut – homme d'Église mais non docteur, Marolles ne se présente pas comme écrivant en vertu d'un statut dans l'Église, même lorsqu'il raconte son entreprise de traduction des psaumes ou du Nouveau Testament – ont fait un témoin privilégié et même exceptionnel de l'histoire de son temps, aussi bien qu'un connaisseur du passé.

mémoire abattue. / On te voit tous les jours d'un prodige nouveau, / Lever à ton renom une vive statue / En tirant un Héros de la nuit du Tombeau, Les Chevilles de Maître Adam Menuisier de Nevers», Paris, Toussaint Quinet, 1644, p. 290.

³⁴ Une autre notation de Chapelain – qui n'était pas docteur lui-même, mais qui avait su conquérir une position dans le service domestique et lettré au plus près du pouvoir politique (sur ce point, voir JOUHAUD, Les pouvoirs de la littérature [voir n. 2], p. 97–150) – contre Marolles, toujours dans une lettre à Huet, donc tard dans la carrière de l'abbé, signale quelque chose de la vulnérabilité (en terme de réputation) du savoir érudit lorsqu'il n'est pas appuyé sur des titres et qu'il n'est plus utilisé par des patrons: »Il est le maître et l'écolier de son école unique en son espèce et comme il n'a pu trouver d'université qui l'ait voulu [lacune] ni admettre dans la licence, il s'est licencié tout seul«, Lettres de Jean Chapelain, t. II, p. 212 (lettre CXX, 11 mars 1662).

VOIR, COMPARER, TÉMOIGNER

Dans ses »Mémoires« comme dans d'autres de ses écrits, Marolles insiste beaucoup sur ce qu'il a vu et sur le fait même qu'il a vu. La question du témoignage oculaire et de la confiance que chacun doit mettre en ses propres yeux face aux discours qui circulent est très importante pour lui, et elle est liée à un autre de ses thèmes récurrents, celui du combat contre la superstition, en particulier la croyance aux images miraculeuses et aux reliques. Ainsi se met-il en scène à plusieurs reprises en train de démontrer une croyance superstitieuse et de désabuser des gens crédules à partir de ce que ses yeux voient³⁵. Mais la vision juste doit toujours pour lui être étayée par des lectures, par un recours à l'autorité de l'écrit authentique. Ce trait doit sans doute être mis en rapport avec une autre de ses activités, qui est aussi une autre composante de l'autoportrait brossé dans les »Mémoires« : l'activité de traducteur de textes liturgiques (»L'Office de la Semaine sainte«, 1645; »Bréviaire romain«, 1659), mais aussi de la Bible elle-même, notamment les Psaumes et le Cantique des cantiques (1644), le Nouveau Testament (1649) et l'Apocalypse (1677). Selon lui, l'Écriture doit en effet être donnée à lire à tous, conception et projet qui lui valurent quelques ennuis, puisque la faculté de théologie regretta l'approbation donnée par certains de ses docteurs au Nouveau Testament de 1649 et qu'en 1671 le chancelier Séguier empêcha la parution de sa traduction de l'ancien en supprimant le privilège obtenu par Marolles³⁶. L'important,

³⁵ Lors d'un voyage dans le Berry en 1639, par exemple, il raconte comment le prieur de l'église de La Châtre veut lui faire admirer un reliquaire de verre contenant trois gouttes du sang du Christ encore liquide et rouge. »Je lui dis, écrit Marolles, qu'à la vérité cela était merveilleux, mais qu'il était bon de le voir, pour en être davantage persuadé.« Le prieur accepte: »il approcha ce Reliquaire de mes yeux en plein jour. Je le considérai attentivement, & j'en remarquai, ce me semble, assez bien toutes les circonstances [...] me pressant de lui en expliquer mes sentiments, je lui dis devant le peuple & ses Confrères, pour le contenter; que les choses dont il m'avait donné tant d'assurances, pouvaient bien être; mais que je n'en avais rien vu, & que ce que j'avais remarqué dans le Reliquaire, n'était ni vermeil, ni liquide; mais qu'il était d'un tané obscur & dur, & qu'au lieu de trois gouttes égales dont il m'avait parlé, je pensais avoir compté quatre grains mal polis de grosseurs différentes. Il s'ébahit de mon aveuglement aussi bien que tout le peuple qui était là; de sorte que pour me confondre, on fut d'avis de retirer le Reliquaire une seconde fois, & de me le faire toucher. La résolution fut assez hardie. Mais quoi que c'en soit, le Reliquaire fut confié entre mes mains; je le considérai encore plus soigneusement que la première fois, & fis voir à Messieurs les Chanoines, & à toute la Compagnie, ce qu'ils n'avaient peut-être jamais vu jusque là, & purent croire, à mon avis, qu'ils s'étaient beaucoup plus trompés que moi, qui ne laissai pas de leur débiter force choses sur ce sujet, qui ne leur déplurent pas, selon l'opinion des Docteurs les plus éclairés, qui estiment que Jésus Christ reprit tout son sang en la Résurrection [...] sur quoi je leur citai un passage du Cardinal Bellarmin écrivant sur cette matière«, MAROLLES, *Mémoires* (voir n. 21), p. 122–123. La vision est omniprésente dans ce récit frappant.

³⁶ Voir Bernard CHEDOZEAU, *La Bible et la liturgie en français. L'Église tridentine et les traductions bibliques et liturgiques (1600–1789)*, Paris 1990, p. 109, p. 199 et p. 244. L'épître dédicatoire aux évêques de France du Nouveau Testament de 1649 se termine sur la suggestion implicite que Marolles pourrait utilement être employé par eux: »honorez de vos faveurs plusieurs savants hommes que vous pouvez rendre très utiles à votre ministère, soit en prêchant l'Évangile [...], soit en écrivant des ouvrages de doctrine & de piété, soit en mettant la paix dans l'Église entre les Chrétiens divisés [...] employez pour faire une version exacte de toute

ici, est de noter que cette entreprise de traduction de textes saints et les passages sur les miracles et les reliques des »Mémoires« (qui pourraient plus simplement être renvoyés aux fréquentations »libertines« de Marolles) ne sont en fait pas sans lien avec sa spécialisation dans la rédaction de listes et d'inventaires de titres: en traduisant les Écritures, l'abbé entend mettre au jour une base certaine de la vérité, comme les inventaires et généalogies sont pour lui des bases sûres pour fonder des droits. Écrit authentique contre croyances abusives: ainsi s'explique sans doute le nombre particulièrement impressionnant d'éloges qu'il donne, dans les »Mémoires« comme dans les quatrains de 1677, au travail de Jean de Launoy contre les superstitions historiques liées au culte des saints (ou, sur un autre terrain, à la révérence envers Aristote)³⁷.

Dans les »Mémoires«, où, comme il a été suggéré, il essaie de ressaisir sa trajectoire sociale et professionnelle et d'en donner un récit pouvant la nimer d'un prestige puisé à des sources diverses, très probablement pour relancer sa carrière, l'abbé de Villeloin essaie donc d'en trouver ou d'en élaborer l'unité dans un certain type de rapport à la vérité historique sous toutes ses formes³⁸. Ce rapport, assumé en 1677 sur un mode plus amer, se définit et se donne à voir comme travail de reconstitution écrite systématique de ce qui a été vu, connu et répertorié. Ainsi par exemple, dès les »Mémoires«, et pas seulement dans le plus explicite »Dénombrement«, lorsque Marolles fait la liste, à l'occasion de la publication de sa traduction de l'»Énéide«, d'un certain nombre de gens de lettres qu'il a connus, il donne à cette liste la forme d'un inventaire des preuves de l'existence de ses relations flatteuses avec eux, à savoir les éloges que ceux dont il parle ont insérés dans leurs ouvrages à son sujet³⁹. Autre exemple de cette manière d'écrire, sur le terrain politique cette fois: son récit du premier lit de justice de Louis XIV, auquel il a pu assister grâce à la protection du marquis de Gesvres, ne se présente pas comme l'évocation d'un spectacle brillant, mais comme une description précise des positions relatives des divers acteurs de la cérémonie, qu'il essaie, dit-il, de noter le plus exactement possible⁴⁰:

la Bible des gens Doctes qui demeurent inconnus dans les solitudes, ou qui vieillissent parmi les livres sans être considérés, Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la traduction de M. de Marolles, Abbé de Villeloin, Paris, Sébastien Huré, s. d. [1649], Épître aux illustrissimes et révérendissimes Prélats de l'Eglise de France, n. p.

³⁷ Jean de Launoy est aussi l'un des deux docteurs qui approuvent sa traduction du Nouveau Testament en 1649.

³⁸ Autrement dit, ce qui était écriture de service ou écriture pour démontrer sa capacité à servir (les évêques par exemple) est ainsi ressaisi comme déploiement d'une manière propre d'écrire et de penser.

³⁹ MAROLLES, Mémoires (voir n. 21), p. 175–178. La fin de ce passage montre qu'il s'agit pour lui de rapporter des éloges publiés, donc consultables: »Je pourrais mettre aussi en pareil rang feu M. de Balzac, si les civilités qu'il me fit sur ce sujet [ses traductions], peu de mois avant sa mort, par une lettre fort obligeante, qu'il m'écrivit, s'étant trouvé cité avec éloges dans quelques-unes de mes remarques, étaient devenues publiques«.

⁴⁰ Ce récit occupe les p. 137–145 des »Mémoires«. Il s'agit du lit de justice destiné à annuler les dispositions du testament de Louis XIII relatives à la régence d'Anne d'Autriche.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des choses que je vis au Palais, quand le Roi y vint tenir son premier Lit de Justice. Je ne sais si j'en aurai beaucoup oublié; mais n'étant redevable qu'à ma mémoire assez mauvaise, de ce qu'elle m'en a pu fournir, j'ai pourtant bien voulu le mettre par écrit, pour le consigner à la Postérité, parce qu'au moins il n'y a rien que de vrai, & ma propre conscience m'assure que je n'ai rien imposé⁴¹.

La manière dont Marolles produit la vérité historique de son temps exige donc à la fois d'avoir été présent, d'avoir été spectateur de ce qui est décrit – ce que sa trajectoire de noble déclassé (selon lui) et de domestique de plume dans une grande maison lui a précisément permis de réaliser – et de posséder des compétences d'écriture particulières. Cette double spécificité constitue probablement la carte que l'abbé essaie de jouer en 1656, afin de trouver sa place en tant qu'écrivain – les *»Mémoires«* sont dédiés à ses amis, donc notamment à des intellectuels, plutôt qu'à un grand – dans un monde des lettres réorganisé après la disparition de Richelieu et la consolidation du pouvoir de Mazarin, et à un moment où il n'est plus dans une position de service de patrons aristocrates. Il me semble qu'il apparaît comme une sorte de médiateur par l'écriture ou de trait d'union entre le passé (notamment les grands lettrés qu'il a pu voir dans sa jeunesse) et le présent, à qui il peut proposer ses connaissances oculaires de ce qui est passé. Ce présent, c'est celui par exemple de Furetière, alors débutant, qui vient, signale-t-il, de lui dédier une de ses épîtres en vers – ce qui signifie que Marolles se présente comme une sorte de mentor ou de patron possible des jeunes écrivains⁴². Pour jouer ce rôle de médiateur, il dispose de sa propre histoire et de sa capacité d'écriture, qui lui permettent de composer une histoire vraie de son temps: c'est là sa politique d'auteur, qui n'est pas sans effet sur la manière dont il aborde la politique de ce présent qui est le sien.

Cela apparaît très clairement dans l'épisode du lit de justice de 1643⁴³. Marolles, sans autre commentaire, souligne par son récit le fait que cette cérémonie a pour fonction de revenir sur les volontés de Louis XIII, et signale ce qui, dans la disposition des acteurs de la cérémonie (notamment les ecclésiastiques), ne lui a pas paru convenir aux usages anciens et à leur position authentique dans la hiérarchie du royaume. Dans le même souci du respect de cette hiérarchie traditionnelle, il souligne la qualité de gradués des universités des magistrats, selon lui fondatrice de leur dignité – ce qu'il présente comme un point discuté qu'il doit trancher⁴⁴. Face à ces droits anciens, le récit de cette cérémonie, comme un bon nombre d'autres récits de Marolles, lui sert en fait à

⁴¹ Ibid., p. 144–145.

⁴² Sur Furetière analyste du monde des lettres et de la société de son temps, voir l'introduction de sa *»Nouvelle allégorique, ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'Eloquence«*, éd. Mathilde BOMBART et Nicolas SCHAPIRA, Toulouse 2004.

⁴³ Sur cette cérémonie, cf. Sarah HANLEY, *Le lit de justice des rois de France. L'idéologie constitutionnelle dans la légende, le rituel et le discours*, trad. A. Charpentier, Paris 1991.

⁴⁴ MAROLLES, *Mémoires* (voir n. 21), p. 139. Il parle dans ce passage des robes rouges portées par les maîtres des requêtes et les avocats et procureurs du roi au parlement, en disant qu'elles sont celles des *»Docteurs Jurisconsultes & les Gradués des Universités dans les Facultés des Lois: car c'est un abus de chercher ailleurs l'origine de ce noble vêtement, & qui pour cette considération-là même, est digne de respect«*.

montrer comment la faveur et le cours des choses politiques, c'est-à-dire les actions des puissants (et des moins puissants) et les événements que ces actions provoquent ou auxquels elles répondent, ne cessent de produire des nouveautés; ces nouveautés, aux yeux de Marolles, sont des abus, mais il montre aussi qu'elles deviennent bel et bien la réalité et donc font l'histoire. Celle-ci lui apparaît ainsi comme un mouvement permanent de surclassements et de déclassements, de disparition des anciens droits, d'abus et de coups de force qui viennent agir sur le royaume pour le transformer, c'est-à-dire sur une société hiérarchiquement composée d'entités, de corps et de familles qui ont chacun des droits – droits qu'il défend dans un discours sur les avantages de la monarchie légitime par rapport au gouvernement despotique, publié dans la suite de ses mémoires et qui est une réponse à Sorbière⁴⁵.

Ces abus et coups de force sont à ses yeux le fait de ceux qui détiennent, accaparent ou ont accaparé le plus grand pouvoir – le pouvoir politique central –, notamment Richelieu. Mais Marolles ne se leurre pas: s'il évoque quelques libérations et quelques retours d'exil intérieur après la mort du cardinal – notamment le retour à Paris de la princesse Marie, compromise avec Cinq-Mars –, il suggère que la manière de gouverner, en réalité, ne change pas avec les ministres. Ainsi signale-t-il par exemple que le discours du président Barillon (célèbre victime de Richelieu) demandant, lors du lit de justice de 1643, que le parlement puisse faire des remontrances sur la politique passée, suscite l'hostilité des princes présents et n'est pas évoqué par le chancelier Séguier dans l'arrêt qu'il prononce à l'issue de la cérémonie. De la même manière bien qu'à une autre échelle, du côté des hommes de lettres, il peut aussi évoquer la manière dont la garde de la bibliothèque du roi a été confiée, après la mort du dernier des Dupuy, «à Monsieur l'Abbé Colbert, comme il était Prieur de Sorbonne dans la première année de sa licence, pour être Docteur de la Faculté, & mériter sans doute par son Savoir & par sa Vertu beaucoup d'autres marques de l'estime qu'en fait Son Eminence, qui peut aujourd'hui toutes choses dans l'Etat, par le crédit que son mérite & une faveur extraordinaire lui donnent auprès du Roi, dont il est le Parrain, le Favori, le premier Ministre, & était naguère le Suprême Intendant de son éducation, quand sa jeunesse en avait besoin»⁴⁶. Ce qui est suggéré ici, c'est que le fait de donner cette charge, occupée jadis par de vrais savants et de grands hommes liés par tradition familiale aux institutions juridiques du royaume, à un jeune homme qui sera sans doute un jour gradué (donc qui ne l'est pas encore), mais qui fait surtout partie de la clientèle de Mazarin, est un acte de faveur et un abus. L'accaparement du pouvoir apparaît ainsi comme ayant des conséquences sur toutes les hiérarchies légitimes héritées du passé, celles de l'esprit et des compétences savantes tout autant que les hiérarchies sociopolitiques. Poser au médiateur savant entre le passé et le présent, c'est donc pour Marolles fournir à ses

⁴⁵ Michel DE MAROLLES, Quatrième discours. Pour montrer que le Gouvernement Monarchique Royal est meilleur que le Gouvernement Despotique, dans: ID., Suite des Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Contenant douze traités sur divers sujets curieux, Paris, Antoine de Sommaville, 1657, p. 101–112.

⁴⁶ Ibid., p. 239.

lecteurs, sans s'engager dans des commentaires explicites, des moyens de les comparer – et de les juger.

Aussi bien montre-t-il également que tous les groupes et acteurs détenteurs d'un certain pouvoir, éléments de l'ensemble articulé qui constitue le royaume, notamment ceux dans le service desquels il a construit sa propre trajectoire, les grands aristocrates et les princes (tous plus ou moins parents de la famille royale), en agissant pour défendre leurs droits face à ces abus et ces nouveautés, ne cessent eux-mêmes d'en produire d'autres. Et surtout, il suggère à de multiples reprises que cette action intéressée se solde souvent par l'oubli de ceux qui, comme lui, y ont participé en y engageant leurs compétences et leur amour des droits authentiques et de la vérité originelle du royaume de France. L'histoire dont il se constitue comme le témoin est aussi faite de cette ingratitude et de ses conséquences.

Michel de Marolles, de son propre aveu, est donc un perdant, finalement renvoyé du côté de pratiques d'écriture perçues comme archaïques et qui ne réussiront pas à trouver du service dans la nouvelle conjoncture – ce qui n'impliquait pas forcément son classement par l'histoire littéraire postérieure parmi les auteurs de second plan, n'étaient les jugements concordants des faiseurs de réputation de son temps, toujours suivis par cette histoire littéraire. Son interprétation du présent, de fait, implique de présenter comme un échec nécessaire la lutte constante, dans laquelle lui-même et d'autres se sont engagés, pour une réinscription dans ce présent des traditions passées, des vérités constitutives du royaume de France, et de tous les acteurs ayant occupé une place dans une hiérarchie qu'il s'efforce de maintenir vivante. Mais il ne faut pas confondre ce trait propre à l'écriture d'une histoire du temps présent faite de relectures successives de sa propre trajectoire avec l'inévitable destin d'un auteur situé du mauvais côté du classicisme ou de la modernité. Au contraire, il faut voir là précisément ce qui constitue les pratiques d'écriture de Marolles en politique d'écriture. Politique d'écriture et non théorie politique: ces pratiques sont d'abord un moyen d'action parmi d'autres dans le cours de son existence – incompréhensibles en dehors de toutes les autres actions par rapport auxquelles l'écriture prend sens, et en dehors des conjonctures de protection aristocratique et ministérielle que la trajectoire de l'abbé de Villeloin permet et suppose d'analyser. Mais parce qu'elles sont aussi constamment repensées et retravaillées pour devenir un analyseur de l'histoire en train de se faire, elles nous confrontent bel et bien à une politique d'écriture *politique*.